

Analyses d'ouvrages

Le Corps transparent, sous la direction de Victor I. Stoichita, avec la participation de Maria Portmann & Dominic-Alain Boariu, Roma, L'Erma di Bretschneider, 2013, 35 euros.

Cette publication regroupe les interventions du colloque intitulé “Le Corps Transparent / Il Corpo trasparente / Inner and Outer Body”, qui s’est tenu à Rome les 11 et 12 juin 2010, organisé par l’Université de Fribourg, l’Istituto Svizzero di Roma et l’Académie de France à Rome (Villa Médicis). L’idée était de considérer la notion de corps dans la tradition académique des études anatomiques ainsi que les liens entre l’art et l’anatomie pendant et après la Renaissance, en privilégiant deux domaines, celui des sciences expérimentales et celui de l’activité créatrice. “Suivre les vifs débats de la plume, du scalpel et du pinceau autour du corps signifie implicitement retracer l’évolution de l’apprentissage anatomique, aborder le rapport entre visible et lisible du corps, décrire les comportements haptiques et les pulsions scopiques lors du dévoilement de l’espace sous-cutané, faire constat d’émerveillement, d’étonnement ou de méfiance” (4ème de couverture).

Les raisons du déroulement de l’ouvrage ne sautent pas aux yeux et aucun texte de liaison n’aide à cheminer de chapitre en chapitre. Ce qui nous oblige à en donner le sommaire : Victor I. Stoichita, “Pennello/Scalpello” ; Andrea Carlino, “Opacità e contemplazione. Visioni del corpo anatomico della medicina nel primo Cinquecento” * ; Roberto Paolo Ciardi, “Anatomia come allegoria : immagini trasparenti e corpi simbolici” ; Jacqueline Vons, “L’impossible transparence. Comment dire et représenter le mouvement articulaire” * ; Jackie Pigeaud, “Le corps transparent” ; Chaké Matossian, “Le corps de verre : métaphysique de l’anatomie” ; Jean-François Corpataux, “Le corps et les plis : note sur les implications figuratives et anthropologiques de la draperie dans la *Vénus* de Dresde” ; Frank Fehrenbach, “Leonardo’s liquid bodies” ; Stephen Campbell, “Bronzino’s *Fable of Marsyas* : Anatomy as Myth” ; Marinella Pigozzi, “Annibale Caracci. ‘Al vivo rappresentava non pur le parti del corpo, ma quelle dell’animo’ ” ; Maria Portmann, “Traces, blessures, déchirures ? Métaphores de la plaie” * ; Yves Hersant, “Le saint écorché” ; Henri de Riedmatten, “Le voile au corps. Autour de Lucrèces nordiques” ; Dominic-Alain Boariu, “Transparences du corps criminel : le cas Fieschi”. Les trois contributions marquées de * me paraissent les plus intéressantes pour l’histoire de la médecine : Carlino estime que le corps pour les médecins, loin d’être transparent, est opaque, et qu’en son intérieur toute partie en cache une autre ; d’où la nécessité non seulement de le regarder avec l’œil sensuel, mais aussi de le contempler avec l’œil de la raison. Il donne raison à Charles Estienne et à son ouvrage *De la dissection du corps humain* : “nous fault doncques en ce présent livre parcourir des yeux de l’entendement le grand bastiment de ce corps humain : en cherchant diligemment ce que dedans y est caché”. Vons s’attache au “mouvement articulaire qui met en jeu plusieurs composants de l’intérieur du corps” et particulièrement à la façon dont Vésale met en valeur “le mouvement de la tête sur le cou” ; “les mouvements de la main” et “les mouve-

ments donnés par l'articulation du genou" ; elle ne néglige pas la géométrie sophistiquée d'Abraham Bosse (1604-1676) et de François Tortebat (1635-1709) ; enfin Portmann, frappée d'abord par la légende de l'extraction des flèches de saint Sébastien par Irène, examine une espèce d'anatomie sur le vivant, et les transformations chrétiennes que lui font subir les artistes.

Ce livre est ambitieux, peut-être trop ambitieux : je ne partage pas, par exemple, l'affirmation (p. 108) selon laquelle "passer rapidement de Celse à Freud et à Lacan n'est pas sans profit". Mais il s'agit d'un très beau livre, émouvant et instructif, soigné et magnifiquement illustré, où seule la façon dont sont cités les auteurs antiques, probablement selon les consignes de la maison d'édition, tant dans la bibliographie que dans les notes, laisse pantois.

Danielle Gourevitch

Patrick BERCHE, *Le savoir vagabond, histoire de l'enseignement de la médecine*, 2013, éditions DOCIS, 415 p.

C'est une lumineuse idée que de nous proposer d'entreprendre l'histoire de la médecine par celle de son enseignement. Ce parti pris nous mène tout autour du Bassin méditerranéen. Le voyage dure 25 siècles. Ce n'est qu'au terme de cette immense boucle que l'auteur nous invite à franchir l'Atlantique où siège désormais l'excellence médicale. Une excellence, et c'est bien ce que nous démontre parfaitement cet ouvrage, qui résulte de la qualité de son enseignement et, par là, de sa recherche. À lire l'auteur, on convient vite à croire que le savoir médical ne vaut que par ses écoles. Cette triade magique : médecine, enseignement et recherche, a mis bien longtemps à s'installer en France. C'est à juste titre que l'auteur pose en préambule l'histoire de la loi Debré (1958). Elle vaut mieux que toute autre préface à l'ouvrage. Avec une grande précision, l'auteur nous guide dans ce grand tour de l'enseignement médical : d'Asclépios à Hippocrate, d'Alexandrie à Pergame, puis en Perse, à Gundishapur, à Bagdad, au Caire et à Kairouan pour revenir en Europe, à Cordoue. Viennent ensuite les temps de gloire des monastères bénédictins et de Salerne puis, plus glorieux encore, ceux de l'école de Padoue. A ces temps de lumières s'oppose l'ombre portée sur l'enseignement médical français du XVIIIème siècle. De ce siècle des Lumières, on ne retiendra que les maigres avancées produites par les universités de Leyde, de Vienne et d'Édimbourg. Notre Révolution n'arrange pas la médecine française. Pour autant, elle semble préparer ses plus belles pages qui seront écrites par l'école clinique parisienne tout au long du XIXème siècle. Les enseignements médicaux du XXème siècle sont dominés par l'Allemagne sinon la Prusse et l'Angleterre (Oxford et Cambridge) puis, à la faveur d'une émigration jamais égalée des élites de ces deux nations, par les États-Unis (université John Hopkins de Baltimore). Les maladies sont des concepts et la médecine un système. Elles résultent bien d'un modèle de pensée. Pensée religieuse, pensée scientifique, pensée sociale. N'a-t-on pas là, les fondements de tout enseignement ? Et ses limites ...qui justifient certainement l'absence de toutes les médecines non occidentales (Inde, Chine) dans les propos de l'auteur. Mais qui associe, très étroitement, à cette médecine dite occidentale, le monde arabe. Les racines de cette médecine se retrouvent bien à Athènes, à Rome et à Jérusalem mais d'autres aussi sont issues de Bagdad comme de Kairouan. Ce livre rend justice à cette réalité. Plus près de nous, le savoir médical résulte plus volontiers de la quantification des phénomènes vitaux et de l'observation des liens qui unissent à la maladie, la lésion des tissus et des organes. L'enseignement clinique triomphe alors. Les écoles cèdent la place au CHU. La boucle est bouclée. La loi Debré gouverne encore et la médecine jamais n'a été aussi performante.

Saluons le doyen P. Berche pour ce périple que nous avons eu plaisir à suivre et dont le récit vient à point nommé pour accompagner le tout nouveau DIU d'histoire de la médecine (Faculté de médecine Paris-Descartes) qu'il vient de mettre en place sous l'égide de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

Pierre L. Thillaud

L'École du Pharo (1905-2013), Marseille, Éditions de la Section Marseille Provence de l'ASNOM, 2013.

Les auteurs de ce recueil fort précieux sur l'histoire résumée de l'école du Pharo sont introduits par une belle préface du Directeur central du Service de Santé des Armées Jean-Marc Debonne. Ensuite, Pierre Barabé évoque les grandes dates du Pharo au cours du siècle, et poursuit avec Daniel Charles sur ceux qui ont fait la gloire et la renommée du Pharo. Notre ami Louis-Armand Héraud retrace le service de santé dans les troupes coloniales lors des conflits du XXème siècle.

Roland Larochette et Jean-Louis Lecamus évoquent la formation dans cette école prestigieuse où les anciens, pénétrés de leur expérience, transmettent aux plus jeunes leur savoir dont la réalité active et objective est évoquée avec le séjour initiatique dans l'article "le médecin de brousse" d'Edmond Bertrand. Un premier poste, en 1953, à Lambaréné, proche de l'hôpital du Dr Schweitzer est fort bien évoqué et illustré par Pierre Bourrel tout comme Marc Morillon et Jean Martin Nicoli nous retracent la recherche pour les maladies tropicales au Pharo et on sait combien d'anciens pastoriens sont parmi ces chercheurs féconds. On ressent l'amertume de l'auteur Marcel Merlin de voir disparaître ce centre spécifique, qui avait su si remarquablement s'adapter au cours de sa longue histoire de plus de cent ans, devenant un lieu de pensée et d'action en santé publique, faisant rapidement face aux diverses velléités épidémiques.

Bernard Maistre a su apporter par ses aquarelles un plus à l'abondante iconographie qui montrait l'importance réelle et pratique de cet Institut de médecine tropical du Service de Santé des Armées (IMTSSA). À ce sujet, nous regrettons seulement un petit tableau résumant l'intitulé des sigles utilisés (une vingtaine) et aussi la note discordante concernant le rôle de certains à la libération des prisonniers blessés. Majeur est celui du professeur Pierre Huard dans cette libération des prisonniers français blessés lors de la bataille de Dien Bien Phu et il ne faut reconnaître à Claude Chippaux qu'un rôle d'accompagnateur, certes attentif mais sans - alors - la puissante personnalité du médecin-colonel et doyen Pierre Huard qui avait formé à la faculté de médecine d'Hanoï autant de médecins du Nord-Vietnam que du Sud-Vietnam, les choses auraient été bien pires !

Alain Ségal

Michel RONGIÈRES, *Leçons d'histoire et d'épistémologie médicales*, Ellipses, Paris, 2013, 285 pages.

Michel Rongières, maître de conférences, fit il y a quelques années la couverture du *Point* comme chirurgien de Toulouse. Il a toujours été aussi un exceptionnel passeur de savoir, et a dirigé de nombreuses thèses d'histoire de la médecine avec enthousiasme et abnégation. Il nous donne maintenant un livre de leçons, réparties en trois rubriques : I. Philosophie et épistémologie. II. Épistémologie et histoire. III. La médecine nourrie de l'épistémologie. C'est la deuxième partie qui intéressera particulièrement nos membres (mais pas seulement), avec l'apparition d'Hippocrate, Henri de Mondeville, Ambroise Paré et Vésale ou Cabanis, avec le problème des éponymes, la notion de précurseur, la

médecine hébraïque et le père de l'Église, une histoire culturelle de la maladie, l'anatomie à la Renaissance, l'histoire comparée de trois maladies grandes tueuses: tuberculose, lèpre et sida. Un livre modeste et attachant, bien au courant de la bibliographie récente, qui sera certainement efficace.

Notons pour finir que la maison d'édition Ellipses a fait beaucoup pour la diffusion universitaire de l'histoire de la médecine avec notamment sous la direction ou sous la plume d'amis et de membres de la SFHM : *Introduction aux sciences humaines en médecine*, Ph. Bagros et B. de Tofol, 1993, 2001. *Histoire de la médecine. Leçons méthodologiques*, sous la direction de D. Gourevitch, 1995. *Littérature et médecine*, Ph. Bagros, G. Daunou et A. Olivier, 1999. *Mythologie et médecine*, J. Vons, 2000. *ABCDaire des sciences humaines en médecine*, coord. Ph. Bagros, 2004, 2009.

Danielle Gourevitch

Danielle GOUREVITCH, *Limos kai loimos. A study of the galenic plague*, Paris, éd. De Boccard, 2013.

Le livre de D. Gourevitch qui vient de paraître s'inscrit dans la continuité de ses recherches menées sur la pathocénose dans l'Empire romain, à la suite des travaux de Mirko Grmek (*Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*), et après de très nombreux articles et ouvrages publiés en collaboration (*Les maladies dans l'art antique*) ou à titre individuel (*I Giovanni pazienti di Galeno* ; *Pour une archéologie de la médecine romaine*).

D.G. s'intéresse ici à la première épidémie de variole dans le monde latin, et au contexte géographique et économique qui a permis à la maladie de devenir épidémique (*loimos*) et d'être connue dans la littérature médicale sous le nom de "peste de Galien" ou "peste antonine". Une première partie retrace une brève histoire de l'alimentation dans le monde antique, ou plus exactement de la malnutrition et de la famine (*limos*). La polysémie du terme de *limos* est ainsi illustrée par de nombreux exemples d'aliments toxiques, de modes de cuisson peu appropriés ou de nourriture viciée (présence d'insectes ou de moisissures), décrits par les auteurs anciens et confirmés par les recherches archéologiques. Une deuxième partie est consacrée plus précisément au pain dont on connaît l'importance dans la vie sociale dans l'empire romain : si les mauvaises conditions de conservation des grains de blé et d'orge avaient été dénoncées depuis l'antiquité, l'archéologie a mis en évidence une liste impressionnante d'insectes et de plantes parasitant ces grains (p. 40-45), les rendant en fait impropres à la consommation. Un témoignage personnel de Galien témoigne des effets pervers d'une telle alimentation (*De alimentorum facultatibus*). La dernière partie, plus théorique, définit le concept de *loimos* comme *pestilentia* dans le monde romain et retrace une brève historiographie du terme et de sa polysémie. Les étapes essentielles de la marche de la mort, à travers textes littéraires et médicaux, épitaphes et ex-votos de temples, sont illustrées par une carte due à Alexandre Mitchell. Tel quel, ce livre constitue une mine de renseignements pour les historiens de la médecine ; écrit dans un style alerte, il rend vivant et actuel ce qui pour d'autres ne serait qu'un passé enfoui. Le livre est écrit en anglais ; l'auteur s'explique sur ce choix, décidé au cours de son séjour aux Etats-Unis comme membre de l'Institute for advanced study à Princeton et présente ce livre comme son "dernier" livre, pour transmettre ce qui fut sa passion, enseigner. Mais une passion n'a pas de fin...

Jacqueline Vons

Patrick MORNET, *Gaston Contremoulins (1869-1950). Pionnier visionnaire de la radiologie*, Paris, Les éditions de l'AIHP, 2013, 187 p. ISBN : 979-10-92907-00-1.

Il aura fallu attendre plus de soixante ans pour que justice soit rendue à Gaston Contremoulins (1869-1950), qui avait le grand tort de ne pas être médecin, mais simple “technicien”, et lui permettre d’entrer enfin au panthéon de la radiologie. Il aura fallu un interniste, Patrick Mornet, ancien interne des Hôpitaux de Paris, ancien chef de service de médecine interne au centre hospitalier de Saint-Germain-en-Laye, pour réparer cette injustice avec cette belle et complète biographie de ce fils d’ouvrier, orphelin, qui se destina à la peinture mais que le destin mena à la chefferie du premier service central d’électrothérapie à Necker. Patrick Mornet, qui aime agrémenter son texte, et notamment chaque chapitre de son livre, d’une citation, aurait pu résumer cette biographie en citant Machiavel : “*Le hasard gouverne un peu plus de la moitié de nos actions, et nous dirigeons le reste.*”. *Le hasard* a en effet guidé le jeune étudiant aux Beaux-Arts de Rouen, bricoleur de génie, faute d’être l’artiste reconnu qu’il aurait aimé être, jusqu’au laboratoire de microphotographie de la faculté de médecine de Paris sous la haute autorité de l’urologue Félix Guyon et de l’histologiste Mathias-Duval, puis dans celui du professeur Marey, au Collège de France, mais, *le reste*, son travail – doté d’un simple brevet élémentaire, il va intégrer en quatre ans toutes les données nouvelles en photographie, en physique, en géométrie, mais aussi en anatomie et en physiologie – et son intelligence surent utiliser ce hasard en sachant se rendre indispensable et en multipliant les brevets auprès de ces premiers maîtres.

On sait aussi que le hasard avait permis la découverte des rayons X par Röntgen à la fin de l’année 1895, mais il ne s’agit plus de hasard quand Contremoulins, l’esprit sans cesse en éveil, se lance dans l’aventure aux côtés de Charles Rémy, et multiplie alors les recherches dans ce domaine vierge. Sa première contribution à la science radiologique fut la mise au point d’un appareil de localisation des projectiles qui lui valut le prix Monthyon de médecine et chirurgie attribué par l’Académie des Sciences. Cet appareil connaîtra rapidement un certain succès avec l’embrasement du début du XX^{ème} siècle... Fâché avec Rémy, Contremoulins, dont le caractère semble, au fil des pages de sa biographie, difficile, et l’ambition gênante, se retrouva alors sans emploi.

A cette époque, à Paris, l’implantation des services de radiologie était freinée par le scepticisme de certains et des querelles politiques au sein du conseil municipal mais, dès 1897, Clemenceau, médecin et ministre de l’intérieur, puis Louis Barthou, décidèrent d’équiper les hôpitaux parisiens de services de radiologie. Le premier hôpital équipé fut celui de la Salpêtrière qui possédait déjà un laboratoire de photographie qui datait de l’époque de Charcot et de Bourneville. Ce service fut confié à Albert Londe et Charles Infroit, photographes de formation. Gaston Contremoulins fut nommé, grâce à Guyon qui avait saisi toute l’importance de la radiologie pour la localisation des lithiases urinaires, à Necker, qui regroupait l’hôpital de la Charité où fut installé le premier service central “d’électrothérapie”. Dans le même temps, Charles Vaillant créait le laboratoire de Baudelocque à la demande du professeur Pinard. Antoine Béclère, qui n’avait pas obtenu de crédits municipaux – faut-il y voir là l’origine de son animosité envers Contremoulins –, dut équiper à ses frais le service de l’hôpital Tenon où il occupait un poste de chef de service en médecine interne. Ce service fut transféré à Saint-Antoine en 1900 et confié au docteur Leray. Sur ces cinq hommes, quatre n’étaient donc pas médecins, mais tous furent confirmés à leur poste de responsables des laboratoires de radiologie par le conseil municipal en 1900 pour assurer l’imagerie médicale des hôpitaux pari-

siens où l'on ne trouvait que des salles de radioscopie. Dans son service, le mieux équipé et le plus performant, Contremoulins multiplia alors les découvertes originales tant sur le plan de la technique radiographique (interrupteur à contact flottant cuivre-charbon) que sur la radioprotection, dont il fut un véritable pionnier, et surtout de l'imagerie proprement dite avec son "métro-radiographe", les améliorations de son compas, ou sa technique de pelvimétrie, autant d'équipements qu'il construisit entièrement avec une équipe restreinte, dont son collaborateur Puthomme. Contremoulins, en voulant imposer à juste titre une méthodologie rationnelle dans la pratique des clichés, notamment pour en faciliter la lecture, allait néanmoins s'attirer quelques inimitiés, d'autant que la mort de Marey en 1904 le priva de son principal soutien dans la communauté scientifique. Son service réalisait pourtant à cette date le tiers des examens radiographiques de la place de Paris ! En 1908, le premier concours de l'assistance publique aboutit à la nomination de onze médecins-chefs titulaires de laboratoire d'électroradiologie. Même si une circulaire précisait que les chefs des laboratoires de radiologie devaient être médecins, la majorité de physiciens ou de photographes furent maintenus dans leur fonction comme Infroit, l'ancien assistant d'Albert Londe, ou Contremoulins. Ce dernier bénéficiait, il est vrai, de soutien politique au sein du conseil municipal, notamment d'Henri Rousselle, de celui de l'Académie des Sciences et surtout de la communauté chirurgicale, dont il se sentait proche et à laquelle il rendit de fiers services dans la localisation des corps étrangers ou dans le domaine de la radiochirurgie orthopédique d'ostéosynthèse et de prothèse. Patrick Mornet relate parfaitement la lutte de pouvoir parfois mesquine entre "les photographes" en général et Contremoulins en particulier, et les médecins, menés par Antoine Béclère, lutte où transparait aussi la grande rivalité des débuts de l'imagerie entre les tenants de la radioscopie, vivante, physiologique, qui nécessite de bonnes connaissances médicales, et la radiographie "morte".

L'auteur montre comment les "concurrents" de Contremoulins concentrèrent leurs attaques corporatistes sur le coût de ses innovations (vieux débats toujours d'actualité) et surtout sur l'absence de diplôme de médecin pour l'empêcher de former des élèves, comme le souhaitait pourtant l'Académie des Sciences, et contester sa nomination de chef de laboratoire de Necker, jusqu'à sa retraite d'office, sans contrepartie, sans solde, en 1934. Ils réussirent finalement au-delà de leurs espérances en le faisant tomber dans l'oubli d'où l'a sorti le docteur Mornet. Car hasard, donc, pour ces rencontres décisives dans la vie de Contremoulins (Guyon, Marey, Lannelongue, Villard...), mais il aura aussi fallu le hasard, suivi de beaucoup de travail, quand Patrick Mornet se voit confier les archives personnelles de Contremoulins par une de ses patientes et amie de Saint-Germain-en-Laye, où l'ancien chef de service de Necker termina sa carrière professionnelle, continuant à innover, imaginant même un prototype de ce qui deviendra la tomographie. Parmi les archives personnelles de Contremoulins, qui, devenu presque aveugle, préféra se donner la mort, figure le manuscrit d'un monumental traité qui ne fut hélas pas publié. Ces documents furent bien-sûr la principale source de ce livre, mais pas la seule comme le montre la riche bibliographie. On ne peut donc que conseiller la lecture de cette passionnante biographie qui nous plonge dans les débuts de la radiologie, enrichie de belles photographies regroupées dans un cahier central, publiée par les éditions de l'AIHP, l'Association des internes des Hôpitaux de Paris, juste réhabilitation de la mémoire d'un "technicien" qui a fait bien plus pour la radiologie naissante que de doctes médecins universitaires...

Jean-François Hutin

Denys MONTANDON, *Moi, Pierre Franco, Maître Chirurgien*, Genève, Slatkine, 2013, 324 p.

Pierre Franco (1504-1578) est un chirurgien de la Renaissance, beaucoup moins connu que ses contemporains Vésale et Ambroise Paré. Sa vie n'est connue que par quelques notes personnelles parsemées dans ses traités et quelques documents d'archives. Son oeuvre se résume à deux traités publiés à Lyon en 1556 (*Petits traités sur les hernies par Pierre Franco, chirurgien de Lausanne* ; chez Antoine Vincent, 144pp.) et en 1561 (*Traité des hernies contenant une ample déclaration de toutes leurs espèces, et autres excellentes parties de la Chirurgie, assavoir de la pierre, des cataractes des yeux, et autres maladies, desquelles comme la cure est perilleuse, aussi est-elle de peu d'hommes bien exercée : avec leurs causes, signes, accidens, anatomie des parties affectées, et leur entiere guarison. Par Pierre Franco de Turriers en Provence, demeurant à present à Orange* ; chez Thibauld Payan, 554 pp.). Ces traités concernent essentiellement les quatre spécialités de ce chirurgien : la cure des hernies, de la pierre, de la cataracte et du bec de lièvre. Il est d'ailleurs considéré comme un grand inventeur de la chirurgie moderne.

Denys Montandon, chirurgien plasticien et d'origine vaudoise, s'est manifestement passionné pour son illustre prédécesseur au point qu'il a pris le parti d'écrire sa biographie à la première personne. Il peut ainsi combler les manques de connaissance sur sa vie et ses origines en interprétant les faits connus annexes, tout en ayant soin de les rendre crédibles. L'historien n'y trouve évidemment pas son compte, même si la lecture de l'ouvrage en est rendu plus agréable... En fait, toute l'histoire de la chirurgie est passée en revue, de l'Antiquité à la Renaissance. Remarquons également un chapitre assez long sur l'histoire peu connue des Vaudois. L'auteur, à l'instar de son prédécesseur, s'intéresse justement à l'éthique de la profession et des pratiques chirurgicales, notamment dans son aspect esthétique. L'annexe des textes de référence est bien documentée, ainsi que la bibliographie. On peut regretter parfois des "micro-illustrations" dont l'utilité est modeste, ainsi qu'une relecture attentive qui aurait évité de nombreuses fautes et quelques anachronismes.

Il s'agit donc d'une histoire romancée qui peut intéresser un large public. Cet ouvrage bien écrit et bien documenté, tout en étant une histoire de la chirurgie (qui s'arrête à la Renaissance), nous fait connaître Pierre Franco, un chirurgien du XVIème siècle de premier ordre et plutôt méconnu des médecins.

Jacques Chevallier

Galien, Collection des Universités de France, Tome V, *Sur les facultés des aliments*, texte établi et traduit par John WILKINS, professeur à l'Université d'Exeter, Paris, Les Belles Lettres, 2013

La CUF poursuit son édition des œuvres complètes de Galien, décidée pour les textes originaux en grec par Jacques Jouanna et Véronique Boudon-Millot (cf. "Présentation du projet d'édition de Galien dans la Collection des Universités de France", *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1993, 101-135). De cette dernière nous avons récemment analysé dans notre revue la biographie de Galien (*Galien de Pergame. Un médecin grec à Rome*, Les Belles Lettres, 2012). Elle a assuré la révision de la présente édition, avec Jean-Nicolas Corvisier, spécialiste de la démographie historique appliquée à l'Antiquité.

John Wilkins poursuit depuis vingt ans ses travaux sur l'alimentation et la diététique grecques, de sa plume seule ou en collaboration : *Archestratus: The Life of Luxury*, 1994, puis 2011 ; *Food in Antiquity*, 1995 ; *Food in European Literature*, 1996 ; *Athenaeus and*

his World, 2000 ; *The Boastful Chef : The Discourse of Food in Ancient Greek Comedy*, 2000 ; *Food in the Ancient World*, 2006. Il était donc parfaitement qualifié pour éditer cet ouvrage en trois livres, consacré aux facultés des aliments. Il se trouve tout de même que sa bibliographie secondaire est loin d'être complète, et il arrive que son français ne vaille pas son anglais ! Mais ne chipotons pas !

Cet ouvrage galénique présente la vision qu'a le maître de Pergame de l'alimentation, de la diététique et de la nutrition à l'intérieur de l'art médical : ce qu'on mange doit chercher à maintenir l'équilibre du corps, de ses parties, de ses fluides, mais risque aussi de rendre malade : mauvais choix, mauvaise cuisson, mauvais aliments (par exemple en cas de famine), et peut enfin jouer un rôle thérapeutique, le régime étant le premier outil du médecin, avant la pharmacie et la chirurgie. Le médecin pour donner ses conseils en la matière doit considérer l'ordre et le nombre des repas, les circonstances de la consommation, l'ordre du menu, ceci en rapport avec le reste du régime (bains, promenades, exercices etc.) et les particularités du sujet, âge, sexe, habitudes de vie etc., mais surtout chaleur du corps et donc aptitude à la coction intérieure préalable à l'assimilation. Galien est également très sensible au côté culturel de l'alimentation, aux oppositions entre ce qui se mange à la campagne et à ce qui se mange en ville, au transfert des espèces de région à région. Et nous terminerons par une anecdote sur le fruit du *persea*, espèce non déterminée aujourd'hui, ce qui devrait piquer la curiosité du lecteur (II 46): "J'ai vu cette plante... à Alexandrie où elle fait partie des grands arbres. On dit que son fruit faisait tant de mal chez les Perses qu'il tuait ceux qui en mangeaient, mais que quand on l'a transféré en Egypte il est devenu comestible..."

Danielle Gourevitch

Pavillon 10, au cœur de l'épidémie, film réalisé par Christophe COCHERIE, disponible en DVD chez *Vivement lundi ! Prix et frais d'exploitation* : 15 € TTC + port en usage personnel, 43 € TTC + port pour les droits institutionnels.

Il n'est pas fréquent que ce soit un film-documentaire qui lève le voile sur un petit bout d'histoire de la médecine, celle de la dernière épidémie de variole survenue sur le territoire métropolitain, à Vannes, au cours de l'hiver 1954-55, et qui a déjà fait l'objet de plusieurs communications à la SFHM. La sortie d'un film sur un sujet médical et historique est d'ailleurs en soi un événement rare, risqué pour le cinéaste Christophe Cocherie, dont c'est par ailleurs le premier film, et risqué pour la petite maison d'édition bretonne, *Vivement lundi !*, dont je n'avais jamais entendu parler auparavant. Mais pari vraiment réussi...

Mêlant habilement documents d'époque, reconstitutions, interviews de personnes impliquées ou de leurs descendants, et interviews de spécialistes, ce film d'une cinquantaine de minutes parvient à ménager le suspense et à tenir le spectateur en haleine. Cette plongée de seulement 60 ans en arrière nous met aussi face à la réalité intemporelle d'une épidémie, sans moyens thérapeutiques autres que prophylactiques : interrogations et doutes quant au diagnostic, gestion de crise par les autorités, réactions de la population, peurs ancestrales... Tout y serait d'ailleurs pour bâtir le scénario d'un film-catastrophe, à ceci près qu'il manque le sérum que les héros serait allé quérir pour le *happy end*. Cette épidémie fut surtout bien réelle, et elle aurait pu plus mal se terminer sans la perspicacité, l'efficacité et le dévouement des médecins et des soignants. En tant qu'immunologiste, je fus forcément ébahi de voir comment les circonstances pouvaient amener la population à réclamer d'être vaccinée, et, en tant que Tourangeau, je fus ravi d'entendre

ANALYSES D'OUVRAGES

mentionner qu'une partie des doses de vaccin venait de Tours, où se trouvait un Institut vaccinal encore trop peu connu, et qui mérite que des recherches lui soient consacrées.

J'ai projeté ce film à des collègues et à de étudiants qui tous m'ont dit leur intérêt pour cette mise en scène respectueuse de l'histoire, d'une histoire qu'ils découvraient au fur et à mesure qu'elle se construisait sous leurs yeux. Film à voir donc, et également à faire acheter par les bibliothèques universitaires ou par les facultés de médecine en vue de son utilisation avec des étudiants pour des cours d'histoire de la médecine, de microbiologie, d'épidémiologie ou de maladies infectieuses.

Hervé Watier